

ALLÉE DE L'INDÉPENDANCE

KRZYSZTOF VARGA

ALLÉE
DE L'INDÉPENDANCE

Traduit du polonais par Agnieszka Żuk

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La traductrice remercie Pierre Grialou pour son aide inestimable
dans la traduction de cet ouvrage.*

Titre original : *Aleja Niepodległości*

© Krzysztof Varga, 2010. All rights reserved.
Published by arrangement
with Wydawnictwo Czarne, Poland.

© 2015, Les Éditions Noir sur Blanc, Lausanne,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-374-9

« Et déjà était morte mon adolescence honteuse et criminelle ; et j'entrais dans la jeunesse, et plus j'avais en âge, plus je m'égarais en de ridicules chimères. »

SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, VII, 1

1

Lorsque le Boeing 767 de la compagnie aérienne polonaise LOT explosa en plein vol au-dessus de l'Atlantique, Krystian Aposta était déjà complètement soûl. Et même, il était bourré comme une pute, totalement niqué par l'alcool, sérieusement déchiré ou encore raide défoncé. Son état juste avant l'explosion de l'avion était digne de toutes les expressions vulgaires ayant trait à l'ébriété dont est capable la langue polonaise, au reste peu inventive. Et c'est seulement parce que c'était sa langue maternelle qu'elle ne le faisait pas pleurer de rire ni rougir de honte. Une langue qui suscitait la méfiance chez les auditeurs à chaque fois qu'elle s'efforçait d'atteindre le sommet de ses capacités limitées, en essayant de s'affranchir de ses racines ouvrières et paysannes et en tentant timidement d'élargir ses ressources lexicales. Une langue héritée des petits magouilleurs et des grands poètes, qui n'avait jamais été en mesure de donner jour à un langage érotique et qui par conséquent devait se contenter d'un petit nombre de cochonneries peu raffinées, une langue qui en gros exprimait toutes les émotions d'un être humain de deux façons : « Classe, putain ! » et « Merde, putain ! »

Krystian Aposta était aussi l'esclave de sa propre langue qui maintenant lui pendait hors de la bouche, complètement inerte, comme la langue d'un chien haletant après la course.

Si, avant l'explosion de l'avion, les haut-parleurs avaient diffusé comme brève annonce : « Mesdames et Messieurs, nous sommes extrêmement navrés de vous informer que notre avion va maintenant exploser et qu'aucun des passagers ne survivra », la langue de Krystian n'aurait pu dire que : « Putain, on est baisés ! »

Mais en attendant, Krystian se taisait, ce qui d'ailleurs lui réussissait toujours mieux que de parler, comme c'était du reste le cas pour la majorité des usagers de la langue polonaise. Lorsqu'ils se taisaient, ils savaient être beaux, nobles et grands, mais dès qu'ils se mettaient à parler, ils se ratatinaient et enlaidissaient. S'opérait alors sur leurs visages une curieuse métamorphose, leur air intrigant et mystérieux disparaissait, leurs muscles se tendaient, leurs yeux s'écarquillaient, des spasmes leur crispaient les joues et bien qu'ils fussent en train de parler, leurs lèvres étaient comme paralysées. Krystian avait dit beaucoup trop de conneries dans sa vie pour ne pas commencer enfin à mesurer le prix du silence. Il se taisait donc, sachant en plus qu'il était ivre et que tout propos plus long qu'une phrase nominale aurait pu le couvrir de ridicule. Bien sûr, il savait que même s'il se faisait démasquer, et qu'on découvrait qu'il était complètement péte à bord, tant qu'il ne faisait pas de bêtises, il avait la paix. Et il faut savoir que Krystian ne faisait pas de bêtises quand il était ivre et c'est ce qui le différençait de la majorité des usagers de la langue polonaise. Il ne revendiquait rien, ne menaçait personne, ne s'en prenait à personne et gardait toujours présent à l'esprit le fait qu'il était soûl. Il avait tout simplement très peur de l'avion et comptait anesthésier cette peur avec de l'alcool. Comme il s'est avéré par la suite, elle était légitime : Krystian Aposta est mort dans une catastrophe aérienne. Qu'on nous rabâche sans fin que l'avion est le moyen de locomotion le plus sûr, qu'il y a plus de gens qui meurent dans des accidents de la route en une semaine que dans des catastrophes aériennes en une année et que des tragédies pareilles n'arrivent qu'une fois sur plusieurs milliers de décollages et d'atterrissages, tout cela ne pouvait désormais rien y changer. Tout cela ne voulait plus rien dire au moment où le Boeing 767 à bord duquel était Krystian Aposta éclatait en vol en une plus grande quantité de morceaux qu'il y a dans l'année de victimes d'accidents de

la route ou d'avions qui décollent et atterrissent au principal aéroport de Varsovie.

L'explosion se produisit à peu près à un tiers du trajet vers l'Amérique, peut-être même à la moitié, mais indépendamment de l'écart entre ces deux fractions, en bas, il n'y avait que de l'eau, une infinité d'eau, et c'est dans cette eau qu'allait maintenant prendre fin la vie moyennement longue de Krystian Aposta. Cette vie que, s'il avait eu le temps d'en faire le bilan, il aurait été obligé de considérer comme ratée, pleine de déceptions et d'inquiétudes qui avaient pris lourdement le pas sur de courts moments d'épiphanie, ces étranges instants d'éblouissement et de ravissement qui passaient subitement en ne laissant dans leur sillage qu'un arrière-goût écœurant et de la honte. Il ne lui en restait qu'une gueule de bois morale ; voilà que, naïf comme un enfant, il s'était encore laissé prendre à l'illusion publicitaire, au mensonge de l'emballage, alors que sous son éclat chatoyant ne se cachait en réalité qu'un grand vide. Et c'est avec une acceptation et un calme grandissants qu'il accueillait de nouvelles déceptions ; il avait appris à ne plus rien attendre de la vie, ce qui l'avait rendue en quelque sorte plus paisible ; ainsi, l'exaltation du temps de la jeunesse avait progressivement laissé place au renoncement acharné de la maturité. Une espèce de vérité qu'il avait faite sienne (plutôt que de faire siens une femme, de l'argent ou des succès) lui soufflait à l'oreille que de toute façon tout ce qu'il entreprendrait aboutirait à un échec ou tout au plus à un semblant de victoire.

Mais Krystian n'avait pas procédé à l'évaluation minutieuse de sa vie avant l'explosion et ce n'était pas tellement parce que le temps lui avait manqué, mais plutôt parce qu'il n'avait pas conscience du fait que le moment du bilan était arrivé. Il avait juste eu le temps de se cuire sérieusement à bord de l'avion, même si au moment où il mourut, ce bord n'existait déjà plus.

Mais à vrai dire, même sans ça, Krystian n'avait jamais été très vivace ; en ce qui concerne son copyright personnel, on peut dire qu'il avait toujours été adepte du minimalisme. Pour autant, il avait toujours été sensible à ces petits bonheurs qui l'avaient parfois aidé à se sortir du tas de feuilles pourries dans lequel il était enseveli jusqu'au cou : le parfum des

jardins ouvriers des Défenseurs de la Paix qui fleurissaient au printemps, le soleil qui descendait du ciel pour se coucher sur les façades des immeubles rue Wiktorska, la sieste d'automne-hiver entre la tombée du jour précoce et l'arrivée de l'obscurité véritable. Il lui en fallait également peu pour accéder aux semblants de l'amour : le parfum fugace du cou d'une jeune femme dans un tramway, un petit déjeuner à deux le dimanche matin. Mais à vrai dire, tout cela c'était déjà du passé, car depuis de longs mois, il ne sentait plus aucun parfum, il prenait le tramway de moins en moins souvent et, s'il le prenait, c'était tête baissée et le regard rivé au plancher du wagon, tandis que les petits déjeuners au menu peu recherché, qui se limitaient la plupart du temps à des œufs brouillés ou à des saucisses cuites à l'eau, il les prenait le plus souvent seul. De tous les plaisirs de la chair, il ne lui restait désormais que les siestes de l'après-midi qui, à un moment donné, n'avaient plus été cantonnées aux mois d'automne et d'hiver. Krystian s'y adonnait désormais aussi au printemps et en été, comme s'il voulait passer sa vie à dormir. Si jamais la sieste se prolongeait et qu'il se réveillait au soir avec la conscience qu'il lui serait désormais difficile de trouver le sommeil la nuit, il descendait acheter du vin à l'épicerie du coin ou bien il sortait une bouteille du placard de la cuisine où il s'était fait un stock pour ce genre d'occasions. Il faut dire que Krystian Aposta ne se limitait pas à boire avant d'embarquer dans un avion. Il buvait tous les jours et ses siestes de l'après-midi n'étaient pas dues à la fatigue ou à un déjeuner trop copieux, mais au fait qu'il avait absorbé au préalable une ou deux bouteilles de vin. Quant à la nourriture, il lui en fallait également peu pour se sentir rassasié : un kebab à la sauce moyennement piquante qu'il achetait à *L'Éphèse*, au coin de la rue Odyniec et de l'allée de l'Indépendance, des épinards à la poêle avec du fromage bleu, son déjeuner habituel à cette époque-là car c'était l'unique plat qu'il était capable de préparer seul (mis à part les dix façons de faire cuire les œufs brouillés) ou encore les plats tout prêts en bocal qu'il suffisait de réchauffer : *Le Bocal polonais*, *Le Bocal mexicain* ou *Le Bocal oriental*, tout un empire de bocaux. Ils lui rappelaient sa tante et ses conserves stockées dans la cave dans l'attente de l'hiver.

Paradoxalement, malgré son caractère désordonné et sa mollesse qui progressait d'année en année, il était incroyablement pragmatique, quoique d'une façon assez particulière et plutôt superficielle. Il était capable de ne pas faire le ménage des mois durant, sans parler des carreaux qu'il ne lavait jamais, il se contentait de repousser du pied sous la commode des amas de poussière, gris et moelleux, et pourtant, tous les objets devaient être à leur place, sans quoi il ne pouvait pas s'y retrouver dans les situations difficiles du quotidien. Son appartement s'encras-sait toujours davantage, des restes d'épinards et d'œuf séché mouchetaient la plaque de cuisson telles des fientes d'oiseaux, de longues toiles d'araignées pendaient du plafond en se balançant majestueusement, la table de cuisine avec sa nappe cirée dont les motifs étaient agrémentés, ici et là, de brûlures de cigarette, était recouverte d'une graisse inamovible, mais il suffisait qu'une chaise soit de travers et Krystian stressait immédiatement, sentait l'angoisse monter et il lui fallait la remettre droit tout de suite. Tous les objets étaient à leur place, surtout l'ordinateur et la télé, eux aussi recouverts de poussière et de crasse. De temps à autre, Krystian les essuyait de sa manche, et lorsque des taches tenaces de provenance inconnue subsistaient, il crachait sur l'écran et frottait plus fort. Si jamais sa tante s'était levée de sa tombe et avait vu ce qu'il avait fait de l'appartement qu'elle lui avait légué, son squelette s'en serait certainement arraché les cheveux de désespoir.

Krystian avait acquis la science simple de la dépense facile, mais il savait également faire des économies et pensait même à investir. Le plus volontiers dans l'immobilier, surtout que toutes les analyses démontraient clairement que les prix exorbitants des appartements à Varsovie allaient non seulement ne plus jamais chuter, mais encore qu'ils ne s'arrêteraient plus de monter et s'envoleraient vers des chiffres de plus en plus abstraits, aussi longtemps que la ville continuerait à exister. Il feuilletait scrupuleusement les suppléments immobiliers en étudiant avec soin les annonces imprimées en petits caractères et surfait sur les sites des agences immobilières, jusqu'à développer une dépendance à ces lectures, ce qui l'humiliait et le démolissait. Tout ce qui l'intéressait, ce qui éveillait sa convoitise, lui était inaccessible. Il ne lui restait qu'à se réjouir du fait qu'il avait un endroit où habiter et qu'il était à l'abri

du crédit immobilier sur trente ans, et avec lui de la peur constante qu'un jour il n'aurait peut-être pas de quoi payer ses mensualités. Du reste, le crédit lui était tout aussi inaccessible, car Krystian n'était employé nulle part de façon permanente, il vivait de contrats occasionnels, des boulots alimentaires à la con qu'il méprisait, mais il ne pouvait pas se permettre de mépriser l'argent qu'ils lui rapportaient. Et ils lui rapportaient suffisamment pour vivre à un niveau confortable : il pouvait donc, à certains moments, dépenser de l'argent facilement, et à d'autres, en économiser. Ce travail occasionnel était le goutte-à-goutte grâce auquel il fournissait à son organisme les doses de nourriture et d'alcool nécessaires à sa survie. Il se rendit compte un jour que l'unique bien immobilier qu'il pouvait se permettre d'acheter était un caveau aux parois maçonnées dans le cimetière Nord de Varsovie. Selon toute apparence, c'était un investissement sûr et sans risque, on ne pouvait pas y perdre. Or là, comme rien n'était resté de Krystian, même son caveau maçonné ne pouvait lui être d'aucune utilité.

Il entra dans l'avion, les jambes en coton, dissimulant par un sourire niais sa peur de voler et celle d'être démasqué par l'équipage comme intrus en état d'ébriété, donc potentiellement dangereux, à qui, conformément au règlement concernant le transport des passagers, on pouvait refuser l'accès à bord et ce même s'il possédait un billet valide. Il avait toujours mal supporté les refus et faisait en sorte d'éviter d'avoir à demander quoi que ce soit à quiconque. Si toutefois l'occasion se présentait de forcer la main à quelqu'un, surtout pour qu'il l'aide ou lui rende service, Krystian en profitait sans ciller et s'il pouvait faire du chantage pour arriver à ses fins, il n'hésitait pas. Lorsqu'il sentait de la résistance, et qu'il n'y avait d'autre issue que de demander gentiment, faire de la lèche ou se mettre à genoux, la plupart du temps, il abandonnait.

Ses dents irrégulières étirées en sourire et l'odeur intense de la menthe qui émanait de sa bouche (il avait avalé un paquet entier de chewing-gums à la menthe forte avant le check-in) étaient censées détourner l'attention du personnel au sol, des douaniers vigilants et des hôtesses de l'air, de ses yeux troubles qui disparaissaient sans cesse sous ses paupières tombantes. Les soulever demandait à Krystian une concentration et un effort inouïs et avait pour conséquence que ses pupilles

fuyaient au fond de son crâne, ce qui le rendait semblable à un mourant. D'ailleurs, ce n'était pas complètement faux, car il devait mourir quelques heures plus tard. En compagnie de plus de deux cents autres personnes, pour la plupart sobres, qui à ce moment-là regardaient avec recueillement *Shrek 3* projeté sur des écrans suspendus au plafond, en alternance avec la visualisation du trajet du vol, ou qui étaient plongés dans la lecture de romans contemporains imitant les romans du XIX^e siècle ou encore feuilletaient des journaux, surtout *Kaléidoscope*, le magazine de bord de la LOT, qui déployait devant ses lecteurs les merveilles des vieilles villes de Gdańsk et de Toruń ainsi que celles des plages des Caraïbes. Krystian s'installa confortablement dans son fauteuil à côté du hublot, attacha sa ceinture et sentit un fourmillement dans ses mains. Ce qu'il aimait le moins, c'était bien évidemment le moment du décollage, lorsqu'il se sentait contraint et impuissant, arraché au sol de force, enfermé dans une grande boîte en métal et dépendant des caprices de la technologie, de la météo et des pilotes. Une fois en altitude, il regarda encore une fois Varsovie, ce tas de cubes disparates comme jetés au hasard par la rage d'un bambin gigantesque et capricieux et pensa que c'était quand même mieux de la regarder depuis la rue. Ce fut pour lui une découverte intéressante, car jusqu'alors, il lui semblait impossible de regarder Varsovie en marchant sur ses trottoirs tout de guingois ou en roulant dans ses rues à l'asphalte défoncé.

Lorsque l'avion avait atteint une altitude de dix mille mètres, et qu'une mousse épaisse de nuages l'avait séparé de la terre, Krystian se rendit compte qu'il avait devant lui huit heures d'enfermement claustrophobique sans possibilité de sortir à l'air frais ou de s'empoisonner un peu avec du monoxyde de carbone et des goudrons. Son ivresse ne s'était pas dissipée et il savait que c'était passablement ivre qu'il devait atterrir à New York, le dégrisement pouvant provoquer chez lui une soudaine attaque de panique aux conséquences difficiles à prévoir. Mais en même temps, il devait être suffisamment sobre pour ne pas se faire arrêter une fois arrivé à l'aéroport de New York et pour ne pas se faire réexpédier en Pologne par le premier avion. Il se mit donc à lire, ce qui permettait non seulement de tuer le temps efficacement, mais aussi de ne pas réfléchir.

Il était arrivé à la conclusion, il y a longtemps déjà, que les humains avaient inventé l'écriture pour moins réfléchir à la vie et à ses pièges. Tout l'héritage littéraire de l'homme, se disait Krystian, n'était au fond qu'un anesthésiant au même titre que le sommeil et l'alcool.

Il lut donc rapidement le dernier numéro du magazine de bord *Kaléidoscope*, il analysa minutieusement tous les dessins représentant les avions de la flotte de la LOT, ainsi que les données techniques qui les accompagnaient, il se familiarisa avec le mode d'emploi du masque à oxygène, avec le schéma d'évacuation en cas d'atterrissage d'urgence, et même avec ce qui était écrit sur le sac à vomir. Les articles de *Kaléidoscope* embobinaient le lecteur par le style baroque de leurs hymnes à la gloire des maisons de maître des villes polonaises et à celle des atolls des Caraïbes, le mode d'emploi du masque à oxygène était comme de la poésie concrète, et ce qu'on avait écrit sur le sac à vomir était un véritable joyau de haïku. Il n'avait pas lu le mode d'emploi du gilet de sauvetage et il avait eu raison car, tout d'abord, il ne se composait que d'un dessin de silhouette humaine avec le gilet de sauvetage, ainsi que de flèches expliquant comment endosser cette tenue inutile, et puis, il ne lui aurait servi à rien de toute façon. En revanche, le sac à vomir aurait pu lui être utile à tout moment étant donné que le mélange de la vodka et de la lecture l'avait rendu passablement nauséeux. Régulièrement, il sentait qu'un hélicoptère décollait dans sa tête et à ces moments-là, par précaution, il tendait la main en direction du sac en papier.

Au moment où l'avion se transforma en un gigantesque feu d'artifice à une altitude de dix mille mètres, Krystian Aposta était en train de feuilleter bêtement un magazine à scandale qu'il avait emporté à bord dans le but de se distraire, c'est-à-dire de tuer le temps à moindre coût. Il était incapable de lire dans les avions quoi que ce soit de plus consistant, rien qui aurait pu, même de loin, fleurir le bon sens, la sagesse ou le sérieux. Même un Flaubert contemporain, un nouveau Gogol, ou un Thomas Mann polonais du XXI^e siècle, ou encore un Tourgueniev des bords de la Vistule, même eux, il ne les aurait pas lus. Dans l'avion, Krystian avait besoin d'hebdomadaires populaires à cinq zlotys et de tabloïds à un zloty ainsi que d'une bouteille de vodka Żołądkowa Gorzka, Soplica ou

Śliwowica, de quelque chose qu'il pouvait avaler assez facilement, même si ce quelque chose n'était pas givré et ne coûtait qu'une vingtaine de zlotys. Son bagage à main était rempli de ce type de passe-temps bon marché. Il prenait rarement l'avion, seulement lorsqu'il n'avait pas d'autre choix, quand des abîmes de mers et de détroits se mettaient en travers des voies ferrées ou que le voyage en voiture devenait trop long, trop coûteux et prenait trop de temps. Alors qu'il avait du temps libre à revendre – en raison du caractère indépendant de son travail et de son peu d'implication dans ce travail –, il avait horreur de perdre du temps. Ainsi, au lieu de prendre la voiture pour aller à l'autre bout de l'Europe en écoutant de la musique, en se remémorant telle ou telle période de sa vie et en succombant à la mélancolie des autoroutes, il achetait un billet d'avion et deux ou trois bouteilles de vodka à la boutique de l'aéroport.

Parfois, quelqu'un d'autre achetait le billet à sa place. Comme cette fois-ci. Car il se rendait à New York à l'invitation d'une fondation qui avait pris la décision suicidaire de le faire venir en résidence dans le cadre de l'Année de la Pologne aux États-Unis. Bien évidemment, mis à part les médias polonais, personne ne s'intéressait à cet événement, et même dans leurs annonces et leurs comptes rendus, le nom d'Aposta ne fut jamais mentionné. Il faisait déjà partie des artistes oubliés. Du reste, avait-il un jour été un véritable artiste ou seulement un bon à rien et un charlatan qui avait surfé sur la vague d'intérêt pour le Jeune Art polonais ? Difficile à dire. D'ailleurs, même Krystian n'avait pas d'idée arrêtée à ce sujet. Il avait toujours eu une attitude très ambivalente à l'égard de son activité artistique, ce fut un mélange de rares moments d'autosatisfaction et de fréquentes périodes de doute quant à son talent car, dans le cas de Krystian, il ne pouvait certainement être question ni d'acharnement au travail ni de persévérance. Souvent, il se disait que s'il avait réussi à accomplir quelque chose en matière d'art, c'était il y a longtemps et par hasard, et qu'il aurait mieux valu renoncer une fois pour toutes à cette pratique embarrassante.

Il lui arrivait cependant d'avoir pour projet de créer une œuvre qui aurait étonné le monde (bon, au moins la Pologne), pour prouver à tous ceux qui l'avaient depuis longtemps rayé de la liste des jeunes artistes prometteurs (d'accord, désormais

il n'était plus si jeune que ça) qu'il valait quand même quelque chose. L'apparition de ce projet coïncidait naturellement avec celle du fond de la première bouteille. Il gagnait en intensité avec la deuxième bouteille, et arrivait à son apogée lorsqu'elle était terminée, là, Krystian Aposta s'affalait sur le lit et s'endormait avec la décision ferme d'entamer la création de son *opus magnum* étonnant dès le lendemain, juste après le petit déjeuner. Mais la réalité du matin dissipait les chimères de la veille et Krystian ne pensait désormais plus qu'à se taire avec classe pour revenir des années plus tard, en vieil homme, marqué par la vie et par l'oubli, qui se rappellerait au souvenir du monde à un pas seulement de la tombe, naturellement par une œuvre maîtresse. Très vite, il se disait cependant qu'il pouvait mourir à tout instant et que ça n'avait donc pas de sens de passer de longues heures à réfléchir sur son retour triomphant vingt ou trente ans plus tard. Et de nouveau, il doutait de ses capacités et de son talent. Il ne lui restait plus qu'à admettre sa paresse et sa nullité aussi, avec la conscience qu'il allait passer le restant de sa vie à faire des boulots alimentaires idiots pour des agences de publicité, des organisations de tout type ou même des centres culturels de quartier pour lesquels il dessinait des flyers et des fanzines qui lui commandaient des mises en pages. À condition bien sûr qu'il y ait toujours de la demande pour ce genre de boulots.

Pour le moment, il ne pouvait pas se plaindre d'en manquer : il prenait tout, même si ce n'était pas grand-chose, il respectait les dates limites, le boulot était facile et rapide à faire, ses projets ne se distinguaient pas par leur originalité, mais en même temps ce n'était pas ce qu'on lui demandait, il était donc pas cher et fiable et son ordinateur lui servait plus souvent à tuer le temps qu'à travailler. Il ne se faisait jamais embaucher en tant qu'artiste et à chaque fois qu'il devait se présenter, il disait simplement : infographiste.

Et c'est ce qui le différençait de la grande majorité des « artistes plasticiens » ou de façon plus générale de l'écrasante majorité des peintres, des écrivains, des acteurs, des réalisateurs et des metteurs en scène, de toute cette tribu de narcisses à l'ego surdimensionné qui n'ont pas du tout honte de faire ce qu'ils font. Krystian avait souvent honte pour lui et souvent aussi pour les autres.

Là, Krystian Aposta était assis côté hublot dans un Boeing qui se dirigeait vers New York où il devait représenter l'art polonais. L'art polonais était récemment très à la mode, il avait lu dans les journaux que la presse britannique ne tarissait pas d'éloges au sujet des *Young Polish Artists*, qu'il ne fallait surtout pas les manquer et que la Tate Modern était prise d'assaut par des foules désireuses d'entrer en contact avec le Jeune Art polonais. Krystian connaissait les noms qui revenaient dans la presse, tous ces Sasnal, tous ces Bujnowski et Maciejowski, ils étaient plus jeunes que lui, plus connus et plus riches. Étaient-ils plus doués, ça, il n'en était pas sûr. Parfois, il se disait qu'en accord avec la justice des mathématiques, ils devaient être moins doués puisqu'ils avaient fait une plus grande carrière, et y croire l'aidait. Malheureusement, pas pour longtemps.

À New York, quelqu'un devait venir le chercher à l'aéroport, l'accompagner à l'hôtel, l'inviter à déjeuner, et après, lui donner la possibilité de se jeter à corps perdu dans l'Amérique. Il devinait qu'une jeune fille tenant à la main une pancarte avec écrit dessus « Mr Krystian Aposta » l'attendrait dans le hall des arrivées. Elle lui sourirait, lui serrerait la main avec force, comme un homme, elle lui ferait remarquer que la voiture attendait, peut-être celle de l'ambassade de Pologne ou de l'Institut polonais, elle le conduirait à l'hôtel puis le laisserait seul, et là, une solitude sans bornes submergerait Krystian dans cette grande ville inconnue.

Il ne savait même pas qui avait eu l'idée de l'inviter, ce n'était pas en rapport avec une exposition de ses œuvres, on ne lui avait pas non plus proposé de concevoir une installation lors de son séjour ni de se livrer à aucune autre activité artistique, ça sentait plutôt le geste de charité. Peut-être que ce quelqu'un pensait qu'un séjour dans la capitale mondiale de l'art éveillerait en Krystian un potentiel en sommeil, l'inspirerait pour créer quelque chose de nouveau, mais il n'est pas exclu qu'il se soit agi simplement d'une erreur commise par un fonctionnaire ou que l'artiste qui avait été sélectionné à l'origine y ait renoncé au dernier moment, à son grand regret d'ailleurs, pour des raisons familiales ou à cause d'un emploi du temps surchargé et des nombreux engagements qu'il devait honorer. Lorsque Krystian avait entendu dans le combiné une

agréable voix féminine l'informer qu'elle appelait du bureau chargé de l'organisation de l'Année de la Pologne aux États-Unis, très étonné, il lui avait demandé plusieurs fois s'il s'agissait bien de lui et, lorsque cette dame patiente et sympathique l'avait assuré non sans un léger amusement dans la voix que c'était bien de lui qu'il s'agissait, Krystian Aposta avait dit oui tout de suite. Et tout de suite, une fois le combiné reposé, il s'était mis à paniquer : et quoi s'il s'avérait finalement qu'il ne s'agissait pas de lui et que cette dame si sympathique du bureau de l'Année de la Pologne s'était en fin de compte trompée d'une façon beaucoup moins sympathique ? Et quoi si, une fois sur place, les organisateurs américains disaient que ce n'était pas Krystian qu'ils voulaient, mais un artiste reconnu ou du moins prometteur, qui avait déjà fait l'objet de plusieurs expositions individuelles sérieuses, qui avait reçu des prix et au sujet duquel on avait déjà écrit des articles sérieux dans la presse spécialisée ? Et que se passerait-il si on découvrait la terrible vérité, à savoir que Krystian était tout simplement un charlatan, quelqu'un qui se faisait passer pour un artiste, mais qui en réalité ne savait rien faire ? Et si on lui demandait de parler de son œuvre, de ses projets à court et à long terme, et si on lui demandait : quels profits pensez-vous tirer de votre séjour à New York ? Est-ce que vous ressentez de la gratitude envers le peuple américain pour vous avoir délivré du joug communiste ? Pourquoi dans votre œuvre n'abordez-vous pas le sujet de l'antisémitisme polonais ni la question queer ? Ne croyez-vous pas que de nos jours, l'art devrait prendre une position plus affirmée à l'égard de la politique et en parler d'une voix plus forte ? Et que ferait-il si on lui demandait de se montrer reconnaissant envers ses hôtes et de réaliser une œuvre lors de son séjour en résidence ? Qu'allait-il leur dire dans son anglais bancal ? Non seulement son anglais était faible, mais il avait même perdu l'habitude de parler polonais...

Là, alors qu'il était dans l'avion et qu'il ne pouvait plus faire marche arrière, il se préparait pour un immense fiasco, il ne savait aucunement comment l'éviter, quoi dire au moment où on allait lui poser toutes ces questions difficiles. Se faire plutôt passer pour un farouche Slave indomptable ou pour un pauvre bougre arrivé du fin fond de l'Europe, intimidé par la grandeur et la magnificence de la capitale du monde ?

Il plongea sa main dans le sac de la boutique duty free et en sortit un sachet transparent hermétiquement fermé contenant trois flasques en plastique, pas très chics peut-être, mais parfaites pour s'en jeter un derrière la cravate sans éveiller les soupçons. C'est dans ce type de sacs qu'on vendait les boissons à l'aéroport pour que personne ne puisse monter à bord avec une bombe liquide. Il était interdit de l'ouvrir avant l'atterrissage. Krystian se dit toutefois que c'était ridicule, car même s'il était pris, on n'allait quand même pas le mettre à la porte. Il déchira le sac et en sortit la première bouteille. Il dévissa le bouchon, s'avança un peu sur son siège et remplit de vodka la tasse dans laquelle on lui avait servi le thé peu après le décollage. Il but d'une traite. Heureusement, à part lui, il n'y avait personne dans sa rangée. Krystian était collé contre la paroi et le hublot, il avait éparpillé des journaux sur les deux sièges restants ; l'avion était rempli seulement aux deux tiers et comme la place de Krystian se trouvait au fond de l'appareil, il pouvait observer tranquillement le couloir et s'apercevoir à temps du danger figuré par l'arrivée d'une élégante hôtesse de l'air.

Il se sentit mieux, mais pas suffisamment pour se sentir bien. Il remplit de nouveau la tasse et but en mangeant un sandwich qu'il avait gardé exprès pour cette occasion. Il commençait à ressentir le manque de nicotine. Dommage qu'il n'ait jamais arrêté de fumer ; mis à part le trou dans le budget lié au prix du tabac toujours à la hausse et son impact bien connu sur la santé, fumer s'avérait nocif surtout quand on ne pouvait pas fumer.

Il jeta un coup d'œil dans le sac en plastique où se trouvaient encore deux bouteilles non entamées et, un peu apaisé, il revint à sa lecture de la presse. Lorsque la désintégration soudaine des passagers du vol 966 se produisit, Krystian était en train de contempler depuis un bon moment déjà le *Super Ekspres* ou le *Fakt* ou peut-être même les *Fakty i Mity*¹, il ne savait pas très bien lui-même. Du reste, ça n'avait pas grande importance. Il avait gardé pour plus tard les quotidiens d'opinion sérieux, les nombreux hebdomadaires traitant de questions de société, de politique et des peuples. Il voulait tout d'abord se troubler les

1. Trois magazines de la presse à scandale. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

méninges, se ramollir un peu le cerveau, et dans ce but, avant de se plonger dans de longs entretiens avec les vedettes ou dans ce qui se faisait passer pour de la perspicacité politique, ou bien dans les prophéties sociales incertaines, ou encore dans des problèmes du monde aussi plats que chez Ptolémée, il avait décidé de lire et de regarder un peu d'Éros et de Thanatos dans leur version « masses populaires », c'est-à-dire de mater des culs et des cadavres.

Il lisait la presse de moins en moins souvent, sa prévisibilité lui était pénible et l'ennuyait. En termes de prévisibilité, sa propre vie lui suffisait, mais là, il avait devant lui huit longues heures à tuer dans l'avion et il était prêt à lire jusqu'à la dernière lettre, y compris la rubrique points de vue, les entretiens avec les experts boursiers et le courrier des lecteurs. Les articles sérieux étaient prévisibles, les questions et les réponses dans les entretiens, les nouveaux scandales et les affaires criminelles aussi, comme du reste les résultats surprenants des matchs de la rubrique sport.

De ses yeux mi-clos (ce n'est pas qu'il avait sommeil ; dans l'avion, il pouvait s'enivrer jusqu'à en perdre connaissance, mais il n'était malheureusement jamais en mesure de dormir car, dès qu'il fermait les yeux, il avait l'impression que ce n'était pas lui mais l'avion qui piquait subitement du nez), il regardait fixement la couverture bigarrée d'un des tabloïds. Et de ses yeux mi-clos, le regard effaré, il contemplait un Jakub Fidelis de papier, héros des mass media, danseur populaire de la télévision et surtout légende vivante (du moins à ce moment-là) de la lutte contre le communisme, de la démocratie polonaise, du marché libre, des boîtes de nuit et des magazines people. Le Plus Grand Danseur de la République de Pologne, cuisinier, globe-trotter, le roi du style, le rêve de toutes les femmes polonaises et l'objet de la jalousie de tous les hommes polonais.

Jakub Fidelis était le poète du dancefloor, le prophète du divertissement pour les millions de téléspectateurs souffrant de la grisaille du quotidien, c'était l'amant du petit écran, un amant plasma, un amant à crédit, c'était un père et un fils pour les femmes polonaises de dix-sept à soixante-quinze ans. Jadis, Jakub Fidelis était une idole, et maintenant, ayant quelque peu vieilli, il était devenu un dieu. Seulement, sur

la photo du tabloïd, il faisait penser à un dieu âgé, malade et fatigué, et c'était choquant vu que jusqu'à présent il avait toujours eu l'air jeune, en bonne santé et en pleine forme. En regardant sa photo grand format, Krystian se dit que les dieux ne mouraient pas jeunes, mais à un âge moyen : avec les yeux cernés, les premières rides profondes, les cheveux devenus quelque peu clairsemés et les artères coronaires rétrécies. La photo du journal était tellement différente de celles qu'on lui connaissait d'habitude, sans rides, sans valises sous les yeux et avec une tignasse bien touffue, que Krystian n'arrivait pas à croire qu'il avait devant lui son ancien ami.

C'était depuis 1989 que Jakub Fidelis trônait sur l'Olympe de la culture pop et il semblait indestructible, comme si le temps avait moins de prise sur lui que sur les autres, comme si ses cellules vieillissaient plus lentement, qu'il n'était pas concerné par les dangereux coups de tension comme la majorité de sa classe d'âge, comme si non seulement il ne connaissait pas de baisse de forme, mais qu'il se portait de mieux en mieux. Il paraît (la plupart des choses qu'on disait et écrivait sur lui commençait toujours par « il paraît »), il paraît donc que c'étaient des transfusions de sang ainsi que des cures fréquentes qui lui permettaient de rester en forme, mais on n'avait jamais réussi à le prouver ni même à trouver d'indices suffisamment solides.

Et donc, il paraît que parfois, lorsqu'il disparaissait des pistes de danse et des écrans de télé, il se murait dans une clinique privée hautement surveillée où il se faisait intégralement retaper par les meilleurs, et les plus chers, cardiologues, physiothérapeutes et diététiciens. Il en revenait boosté et lifté, encore mieux et un peu plus jeune, comme une voiture à la carrosserie refaite et au compteur trafiqué.

Jakub Fidelis renaissait sans cesse, il se relevait de chaque chute. Or, Jakub Fidelis n'était pas juste un Phénix, il était comme la Pologne : harassé mais indestructible, mort mais ressuscité. Un mort-vivant, donc, mais un beau mort-vivant. Là, Krystian regardait son visage avec étonnement, non pas parce qu'il le connaissait par la télé, la presse populaire ou Internet, non pas parce qu'il avait l'habitude de le voir dans des talk-shows et dans des émissions de danse, mais parce qu'il

le connaissait depuis son enfance et qu'ils avaient jadis été de très bons amis.

De leur amitié ne restait plus qu'un tas de cendres depuis longtemps, et s'ils ne se traînaient pas dans la boue publiquement, c'était juste parce que Jakub Fidelis était partout et Krystian Aposta nulle part. Jakub Fidelis dansait sur des chaînes publiques et privées, il invitait dans son émission des célébrités pour être à son tour invité par elles, et dans leurs émissions, de nouveau, il dansait et parlait. Car Jakub Fidelis savait non seulement danser à en perdre haleine, mais aussi beaucoup parler. C'était un danseur intello.

Alors qu'en général Krystian Aposta ne dansait pas, de même qu'il parlait plutôt peu. Il avait assez parlé dans sa vie et s'il prenait la parole, c'était en privé, surtout que personne n'attendait de lui qu'il prenne la parole en public. Du reste, depuis un certain temps, il se parlait plus souvent à lui-même qu'aux autres, il se déchirait en conflits intérieurs, il s'exhortait à agir ou se persuadait de renoncer. Et si jamais il sentait le besoin de vider son sac, le miroir de sa salle de bains lui suffisait amplement, mais comme, depuis un certain temps, il avait du mal à supporter son reflet dans la glace, il avait aussi renoncé à ses monologues de la salle de bains.

L'amitié entre Aposta et Fidelis naquit naturellement, telle la saison nouvelle au temps où les saisons se succédaient encore selon des règles immémoriales. Ils avaient grandi ensemble, d'abord dans deux écoles maternelles différentes, ensuite à la même primaire, tous deux avec des lunettes dont un verre était recouvert de sparadrap et des appareils dentaires plein la bouche, ils étaient même complémentaires en matière de meurtrissures, celles qu'ils rapportaient du foot, car lorsque Fidelis s'écorchait le genou gauche, Krystian faisait de même avec le droit, lorsque le sang inondait le coude droit de Krystian, la mère de Jakub passait du désinfectant sur le coude gauche de son fils.

Ils firent plus tard partie de la première génération devenue véritablement adulte au moment de la transition politique de 1989, non pas seulement des adultes sur le papier, mais des adultes en raison d'un événement déterminant qui devait, du moins en principe, les transformer pour le restant de leur vie.

Ils avaient passé leur enfance et leur adolescence en République populaire de Pologne, ils étaient devenus majeurs au moment où le régime chancelait sur ses jambes, tel un ouvrier-paysan un jour de paye, et peu de temps après, ils s'étaient retrouvés à vingt ans citoyens de la Troisième République de Pologne¹. Une fois adultes, ils avaient été appelés par les journaux, selon les vagues successives de débats médiatiques, la génération de la fin Gomulka², la génération des Premières Elections Législatives Partiellement Libres³, la génération Bière Królewskie, la génération Tout et la génération No Logo.

Krystian avait du mal à suivre ces appellations successives, plus il y en avait, moins il s'identifiait à elles. Il ne voulait faire partie d'aucune génération. Comme Jakub, il croyait en l'individu, pas en la collectivité, et tous deux avaient un grand ras-le-bol des collectivités, même si, en vérité, ils n'avaient été ni chez les scouts ni dans les Équipes bénévoles de travail de la Pologne populaire, tout au plus des membres de la Caisse d'épargne scolaire et de la Société de l'amitié polono-soviétique sans qu'ils sachent très bien que les y avait inscrits ni quand.

Krystian avait compté qu'en l'espace de dix ans, sous l'effet des vagues successives des débats générationnels qui submergeaient la presse (car les éditeurs de presse croyaient de cette façon attirer les jeunes lecteurs), pas moins de dix-sept générations avaient été appelées à la vie. C'était une preuve incontestable qu'à l'époque du postmodernisme le temps avait véritablement accéléré. Mais une fois que Krystian eut divisé ces dix-sept générations par les cinq titres qui leur consacraient chacun un sujet, il n'avait obtenu qu'à peine trois générations et demie par titre, car chacun des journaux avait appelé la même génération d'une façon différente. On consacrait donc un cycle de reportages, disons à la génération « Nous Voulons Tout », ensuite on publiait les lettres des lecteurs qui s'y identifiaient ainsi que celles des lecteurs qui s'en disaient idéologiquement aux antipodes. Ensuite, on publiait les extraits

1. La III^e République de Pologne est proclamée le 1^{er} janvier 1990.

2. Władysław Gomułka, homme d'État polonais (1905-1982). Il dirigea la République populaire de Pologne de 1956 à 1970.

3. 4 juin 1989, premières élections partiellement libres depuis la Seconde Guerre mondiale.

du débat sur le forum Internet, les entretiens avec les sociologues de la jeunesse, avec les anthropologues de la culture, les journalistes-essayistes, les prêtres ainsi que des hommes politiques de tous bords, grâce à quoi tout le monde avait du travail, tout le monde devenait célèbre pour un temps et tout le monde était content. C'est pas souvent.

Une fois qu'on avait arrêté de débattre de la génération des jeunes cadres dynamiques, on appelait à la vie la génération suivante qui, contrairement à son aînée, ne misait pas sur la carrière, mais cherchait à s'épanouir dans la vie de famille, ne voulait pas partir en stage aux États-Unis, mais en pèlerinage au Tibet et, au lieu de passer sa vie dans la solitude, préférait former des couples et s'adonner à la procréation. Une autre génération suivait, celle-ci frustrée, sans travail, répugnante, sale, méchante, munie de bouteilles d'essence et de pierres, mais étrangement peu pressée de s'en servir. Or, écrivait-on, toutes ces générations avaient un point commun : aucune n'avait de vécu générationnel. Aucun traumatisme véritable, aucun soulèvement, ni guerre ni partage de la Pologne, rien. Tout au plus un effondrement à la bourse et des licenciements collectifs.

En ce qui concerne Krystian, il ne pouvait ressentir de proximité, et encore, qu'avec la génération Sans *Teleranek*¹. Le matin du dimanche 13 décembre 1981, comme des millions d'autres enfants, il était assis devant sa télé à l'écran brouillé et n'y comprenait rien. Du reste, ce n'était pas tant *Teleranek* qui l'intéressait, mais une série qu'on diffusait tout de suite après. C'est justement à ce moment-là, par ce dimanche glacé d'hiver, il l'avait compris plus tard, que son enfance avait pris fin. Après, quand la télévision avait repris son activité et que, en guise de clips vidéo, elle s'était mise à montrer des soldats marchant au pas et chantant « Pousse, pousse bien, mon beau romarin », Krystian avait perdu tout intérêt pour sa vieille télé Rubin comme d'ailleurs pour tout autre poste de télévision, ce qui perdura pour être exact jusqu'à la fin des années quatre-vingt, lorsque Jakub Fidelis devint l'heureux propriétaire d'un magnétoscope.

1. Émission de télévision pour enfants diffusée tous les dimanches, sauf le jour de l'entrée en vigueur de la loi martiale, le 13 décembre 1981.

À l'époque, Krystian n'habitait plus avec son père, c'était sa tante et son oncle qui avaient désormais pris le contrôle sur sa vie, mais ce matin de dimanche, Kazimierz Aposta avait garé sa voiture de fonction devant leur immeuble rue Raclawicka et, depuis sa chambre, Krystian l'avait entendu dire à peine arrivé : je passe en coup de vent, j'ai une réunion au travail. De la cuisine lui étaient parvenus des chuchotements puis, d'un seul coup, la voix agacée de sa tante puis celle de son père qui essayait d'y mettre un bémol : calme-toi, s'il te plaît, arrête de faire ton hystérique, t'as toujours été une hystérique de toute façon. Ensuite, le père était venu voir Krystian, mais il ne disait rien, il lui avait juste caressé la tête et puis il fumait, encore plus que d'habitude, il avait écrasé sa cigarette dans l'assiette sous la plante verte et en avait immédiatement rallumé une autre. Il faut que j'y aille, avait-il dit enfin, il avait ébouriffé les cheveux de Krystian étonné, je passerai demain, avait-il ajouté, puis il avait disparu, ce n'était d'ailleurs pas la première fois dans la vie de Krystian.

Krystian avait passé toute la journée de dimanche persuadé que leur vieille Rubin, en théorie une télé couleur, mais qui en réalité montrait le monde uniquement dans une teinte betterave, était tombé définitivement en panne. Encore heureux qu'elle n'ait pas explosé, s'était-il dit alors en pensant à toutes ces histoires qu'on racontait au sujet des télévisions qui explosaient et à cause desquelles les appartements partaient en fumée. Mais lorsqu'il avait voulu appeler Jakub pour lui faire part de son petit malheur, il s'était avéré que le téléphone ne marchait pas non plus.

Le lendemain, un contrôle de maths l'attendait et dès dimanche soir Krystian avait commencé à simuler la grippe. Lundi matin, une main s'était posée sur sa tête endormie, c'était de nouveau son père. Il s'était assis sur le bord de son lit sans même enlever son manteau, il avait posé sa main sur son front : tu n'as pas de fièvre, mais si tu ne te sens pas bien, il vaut mieux que tu restes quelques jours au chaud sous la couette. Tu ne manqueras rien, il n'y a pas école aujourd'hui, ni demain, ni après-demain, tu n'auras donc rien à rattraper. Krystian avait sauté du lit et avait couru à la fenêtre : dans la cour, une multitude d'enfants faisait des bonhommes de neige et s'en donnait à cœur joie en faisant de la luge, cet hiver-là

il y avait beaucoup de neige. Qu'est-ce qui se passe ? avait-il demandé. Des vacances supplémentaires, avait dit son père, allez, au lit, il faut que tu guérisses, je repasserai bientôt. Et il était parti, la tante de Krystian avait pris sa place, elle venait justement apporter à Krystian le lait au miel et à l'ail qu'il haïssait. Bois doucement, c'est chaud, avait-elle dit, il n'y a rien de mieux pour soigner une grippe ou un rhume.

Dents serrées, s'adonnant à sa rage en silence, Krystian avait été obligé de passer trois jours pleins au lit à lire *Les Enfants du capitaine Grant* de Jules Verne et les petits livres sur l'histoire de la Seconde Guerre mondiale de la série « Le Tigre jaune » et c'est seulement une fois que cette quarantaine avait pris fin que sa tante, l'ayant d'abord longuement regardé dans les yeux, lui avait donné la permission de sortir à condition de s'habiller chaudement ; il était hors de question qu'il sorte sans l'horrible bonnet à oreillettes, les gants en laine qui le grattaient et l'affreuse écharpe à rayures.

Là, Krystian savait déjà ce qui s'était passé, il était au courant de la loi martiale, mais cela ne l'avait pas particulièrement touché : il avait réussi à éviter le contrôle de maths et en plus il avait des vacances d'hiver imprévues.

Avec Jakub, ils avaient passé les jours suivants à faire le pied de grue sur le trottoir de l'allée de l'Indépendance en regardant, avec les yeux émerveillés des enfants, les colonnes de chars T-55, de véhicules blindés SKOT et de véhicules de combat d'infanterie roulant dans un bourdonnement assourdissant, depuis le centre-ville vers la périphérie et inversement. Cette simili-guerre les fascinait et, malgré le grand froid, ils enviaient les soldats transis qui se réchauffaient auprès des braseros improvisés, probablement occupés à surveiller la neige et la glace pour que personne ne les vole et ne les sorte du pays. Ils étaient allés jusqu'au cinéma *Moscou*, rue Puławska, pour voir les SKOT stationnés devant l'affiche d'*Apocalypse Now*, le cliché le plus célèbre de l'état de siège, et là, Jakub avait dit en montrant les bottes en feutre et en caoutchouc des soldats : laisse tomber, c'est de la merde, impossible de gagner une guerre moderne avec ces godasses de péquenauds ! Si les Allemands de l'Ouest rappliquaient, on serait cuits. Et puis, c'est pas juste les bottes qui sont meilleures chez eux, mais aussi les tanks et les avions, l'état de siège, c'est la seule guerre

que la Pologne a une chance de gagner. Krystian n'avait rien dit, même s'il sentait que Jakub avait raison, mais il voulait croire que si jamais il y avait la guerre, avec des bottes en caoutchouc de péquenauds ou pieds nus, les Polonais la gagneraient, même s'ils devaient affronter les Allemands de l'Ouest.

L'étiquette « génération Sans *Teieranek* » ne définissait aucunement leur attitude face à la vie, ils avaient à peine treize ans à l'époque. Et à cette époque-là, les enfants mettaient du temps à grandir. En décembre 1981, aucun d'eux n'avait encore jamais goûté au tabac ni à l'alcool. Ils n'étaient pas non plus accros à Internet, à la Playstation ni aux textos. Ce fut une époque antéhistorique.

La presse intarissable sur les générations en prolifération constante s'attachait à souligner que leurs représentants étaient des rebelles, même si ceux-ci se rebellaient contre la rébellion et choisissaient un conformisme aigre-doux. Krystian Aposta n'avait jamais réussi à se dépêtrer de son admiration pour l'inventivité des journalistes. Fidelis, au contraire, l'accueillait en toute simplicité et avec compréhension.

C'est vrai, j'ai été un rebelle, disait-il des années plus tard dans un entretien, et je le suis d'ailleurs toujours, quand on naît rebelle, on le reste, cela ne dépend pas de l'âge et même, plus je vieillis, plus je sens la rébellion monter en moi, mais bien sûr toutes ces étiquettes ne veulent pas dire grand-chose à mes yeux.

Ce n'était pas bien difficile : en matière de rhétorique de la contestation, Krystian et Jakub étaient meilleurs que la génération de leurs parents. À l'époque où ils entraient dans l'âge adulte, on pouvait clamer son anticonformisme haut et fort, de même que l'anticommunisme et les hautes valeurs morales.

Ainsi, Jakub Fidelis affichait publiquement son non-conformisme, Krystian plutôt en privé, ils étaient donc parfaitement complémentaires. Fidelis était devenu le chantre de l'anticommunisme, surtout sur les pistes de danse, et il se montrait de plus en plus radical avec l'âge, ce qu'il réussissait à merveille, car, contrairement à Krystian, il était comme un grand vin, il se bonifiait avec l'âge. Aposta en revanche s'évenait comme de la bière, il devenait tiède et sans gaz.

Si néanmoins ils avaient un jour fait partie d'une quelconque génération, c'était de la génération des Mis en Selle. Il se

trouva qu'après 1989, leur génération put du jour au lendemain réussir d'une façon qui aurait été inimaginable quelque temps plus tôt : ils pouvaient trouver un excellent travail, et ce malgré leur manque de qualifications, en constatant un matin avec stupéfaction qu'ils étaient devenus spécialistes en chef, conseillers financiers ou directeurs adjoints. La main toute-puissante du destin les avait mis en selle, leur avait mis les rênes dans les mains en criant : hue !

Krystian était rapidement tombé du cheval et s'était fait très mal, tandis que Jakub continuait toujours à faire son rodéo périlleux en criant à tue-tête : yyyiiihhhaaaa !!!

Ils avaient poussé comme des herbes folles sur le terrain de foot de la rue Wiktorska, en face de l'école numéro soixante-neuf qu'ils fréquentaient tous les deux. Déployant ses ailes entre les rues Wiktorska et Raławicka, cette bâtisse à étages portait le nom de Teodor Duracz, défenseur des communistes dans les procès du Sanacja¹. Ce terrain de foot, c'était le champ de bataille où s'était progressivement forgée leur fraternité d'armes : Krystian était ailier gauche, tandis que Fidelis préférait jouer attaquant droit. Sinon, Aposta était parfois d'accord pour garder les buts, ce qui ne serait jamais venu à l'esprit de Jakub. Il avait ses principes (mon honneur ne me le permet pas, disait-il) et il s'y cramponnait avec résolution. Des années plus tard, il s'était avéré qu'il avait bien raison, du moins selon Krystian.

L'époque de Teodor-Duracz était révolue depuis belle lurette, ils pouvaient tout au plus associer le nom de Bereza Kartuska² à celui d'Henryk Bereza, que Fidelis avait prononcé à plusieurs reprises en public, à une époque où il s'y connaissait en littérature, car il savait s'y connaître en tout et jongler habilement avec ce savoir. L'état de siège leur avait filé sous le nez comme un chien qui court à la recherche de son maître. Leur brève fascination pour les véhicules militaires était passée sans laisser de trace, le printemps avait succédé à l'hiver et le premier dégel avait apporté l'espoir que bientôt les beaux jours viendraient et qu'ils pourraient à nouveau jouer au football, car aucune junte ne pouvait le leur interdire. C'est là que le

1. Régime autoritaire instauré par le coup d'État du maréchal Piłsudski en 1922.

2. Bereza Kartuska : camp de prisonniers politiques sous Piłsudski.

temps avait accéléré pour la première fois, mais à l'époque, ils ne pouvaient s'en rendre compte. Ils étaient entrés à l'école primaire-collège dans la deuxième moitié des années soixante-dix, et, sans qu'ils s'en soient aperçus, c'était déjà la première moitié des années quatre-vingt, ils la quittaient désormais, c'était déjà du passé, comme si ces huit années n'avaient jamais existé, et ils en sortaient en courant pour la dernière fois, heureux de l'avoir laissée derrière eux une fois pour toutes pour se retrouver ensemble, quelque temps plus tard, au lycée Saint-Augustin. Ils y avaient envoyé leurs candidatures pour des raisons différentes, à ce qu'il semblait du moins, même si au fond, comme ils étaient très proches, ils avaient envie de continuer à fréquenter le même établissement.

Krystian avait choisi Saint-Augustin parce que c'était assez proche de chez lui, de l'autre côté de l'allée de l'Indépendance, à quelques minutes en bus ou à un quart d'heure de marche rapide. Seuls les garçons y étaient admis, ce qui lui donnait un côté élitiste – or en 1983, tout ce qui pouvait fleurir, même de loin, l'élitisme était extrêmement séduisant. Jakub avait choisi Saint-Augustin parce qu'à l'époque il croyait en Dieu et portait au revers de sa veste un pin's avec écrit dessus « *Totus tuus* » qu'il avait rapporté de son pèlerinage au Vatican. Il était allé voir de ses propres yeux le pape polonais qui régnait alors sur le monde catholique. Peu de temps s'était écoulé depuis le dimanche sans *Teleranek*, mais tellement de choses avaient changé dans sa vie : sa fascination pour les SKOT et les chars était désormais passée, là, il s'intéressait de plus en plus aux filles et à la politique.

Plus tôt, ils s'étaient tous les deux demandé s'il ne valait pas mieux choisir le lycée Reytan, rue Wiktorska, qui était encore plus près de chez eux, il suffisait de traverser l'allée de l'Indépendance, mais ils s'étaient vite mis d'accord (sous la pression de Jakub) sur le fait que fréquenter une école catholique pour garçons allait les rendre plus populaires auprès des jeunes filles en fleurs.

Imagine un peu ce que ça doit attirer comme nanas canons, s'était emballé Fidelis, on leur dira qu'on se prépare pour les ordinations mineures, il n'y en a pas une qui résistera à ça, pas plus la salope que la sainte-nitouche. Puis, il avait regardé fixement Krystian en attendant que celui-ci lui donne raison.

Tu vois, avait-il dit lorsque, après une courte réflexion, Krystian avait enfin acquiescé.

Ainsi, ils avaient choisi Augustin à la place de Reytan et le fait que Reytan ait été connu pour son activité contestataire et Augustin plutôt à cause d'un vent catholique nationaliste et pro-régime, un combiné Pax¹-ONR², qui soufflait à pleins tuyaux dans ses couloirs lustrés à la perfection, ne les dérangeait bizarrement pas, surtout pas Jakub. Alors que, déjà à l'époque, on disait de lui qu'il lançait des tracts et qu'il participait à des messes pour la patrie, quelqu'un l'avait vu à l'église Saint-Stanisław-Kostka, à Żoliborz, on disait qu'il aidait à remettre les croix de fleurs que les ZOMO³ enlevaient la nuit, on savait qu'il s'était pris des coups de matraque et que, après les manifestations dans la Vieille Ville, il avait passé plusieurs heures à la taule légendaire de la rue des Jésuites. Il se baladait partout dans Stary Mokotów avec ses yeux rougis à cause du gaz lacrymogène et à l'époque c'étaient les plus beaux yeux du monde.

On avait vu aussi qu'une fois une patrouille de la milice était venue chez lui pour lui donner un avertissement. Après, le père de Jakub avait eu, paraît-il, des soucis à l'Institut de pharmacologie, rue Chełmska, où il travaillait, mais il devait être fier de son fils, car il l'avait pris à part et lui avait seulement dit de faire attention. Jakub l'avait remercié pour son bon conseil et il avait filé dans la Vieille Ville où quelque chose se préparait déjà, tellement il le voulait son vécu générationnel.

Pour tout avertissement, les miliciens avaient soumis Jakub à un entretien qui devait être le premier de la longue série de ceux qu'il allait donner dans sa vie. Et la popularité qu'il avait acquise alors dans le quartier et à l'école préfigurait sa future célébrité. Lentement, Krystian avait commencé à tomber en admiration devant Jakub, ce dont il n'allait plus pouvoir se défaire jusqu'à la fin de ses jours, même lorsque leurs chemins

1. Créée en 1947, cette organisation catholique laïque a des origines nationalistes voire fascisantes. À ses débuts, Pax réunissait des catholiques prêts à collaborer avec le régime communiste.

2. ONR, Camp national-radical (*Obóz Narodowo-Radykalny*), est un mouvement d'extrême droite polonais, fondé en 1934.

3. Les forces spéciales de la milice.

se seraient définitivement séparés et que leur amitié aurait fait le grand écart.

Au début, Jakub Fidelis donnait des entretiens aux fanzines de l'école et à des revues littéraires confidentielles, lesquelles à l'époque poussaient comme des champignons. Chaque maison de la culture publiait sa revue littéraire, c'était l'âge d'or de la graphomanie. On s'était intéressé à Jakub après que son poème intitulé « Pologne, je te baise » avait paru dans une de ces revues. Ce chant contestataire audacieux avait été largement commenté dans les milieux artistiques et dissidents, on en discutait, on le citait dans les débats générationnels successifs et dans les discussions idéologiques, certains avaient même vu en Jakub un jeune poète barbare très prometteur. Ce fut cependant, comme cela s'était avéré par la suite, son unique frasque poétique, son *one-hit wonder*, et Fidelis lui-même avait confessé dans un de ses nombreux entretiens, des années plus tard, que ce poème, comme il le formula joliment, « lui avait d'abord donné le hoquet et pour finir une longue chiasse ». Mais c'est justement grâce à ce poème que la presse avait pris goût à Fidelis. Avec le temps, il s'était mis à donner des entretiens de plus en plus fréquemment, il avait compris que trop, ce n'était jamais trop, et qu'une fois que le *perpetuum mobile* médiatique était lancé, plus il parlait, plus on voulait l'écouter. Il ne refusait jamais, répondait toujours au téléphone, ayant réalisé qu'à partir du moment où il figurait dans un carnet d'adresses, il allait bientôt avoir aussi sa place dans d'autres. Parfois, lorsqu'il sentait que le vent tombait et que ses voiles se dégonflaient, il prenait son téléphone, composait le numéro d'une journaliste et donnait son avis sur un sujet de son choix, exprimait son indignation à l'égard d'une déclaration faite en public ou prenait part à une polémique.

Sourire aux lèvres, il donnait des entretiens à des chaînes de télévision, à des journaux régionaux, jusqu'à finir par atteindre une apogée d'envergure nationale lorsque, en une semaine, son portrait grand format apparut dans trois hebdomadaires à la fois : *Tygodnik Powszechny*, *Tygodnik Podhalański* et *Tygodnik Ostrołęcki*. Jakub Fidelis était devenu l'actualité du débat public polonais. Mais cela ne lui suffisait pas : il voulait être son unique avenir possible.

Après toutes ces années, Krystian se souvenait toujours du poème de Fidelis, comme il se souvenait de la description de la Gaule par César, de certains poèmes du groupe Skamander ainsi que du poème « Protozoaire¹ » d'Andrzej Bursa. L'œuvre de Fidelis était un poème érotique brutal où le sujet lyrique citait les multiples façons perverses de copuler avec sa Matrie. Il la lui mettait non seulement dans le vagin et dans l'anus, mais aussi dans ses plaies et ses cicatrices, la faisant saigner d'un sang noir. Le sujet lyrique s'adonnait également à la nécrophilie homosexuelle en s'accouplant avec les héros nationaux. À la fin, il suggérait que l'avenir n'appartenait qu'à lui seul. Voilà comment c'était à peu près :

« Ils n'arrêtent pas avec leur redoute d'Ordon²
Leur hôtel Michla, Żytunia, Wola
Moi, je m'en bats les couilles !
Moi, je m'en bats les couilles !
Les coquelicots rouges de Monte Cassino
À la Citadelle, le sacrifice était sanglant
De nouveau, ils ont enseveli la Pologne sous des chimères
C'est à devenir fou
Assez ! des héros, j'en ai ma claque
Je veux enfin entendre seulement mon nom
Pologne, je te baise allègrement
Je baise ton anus et ta chatte et ta chère bouche
Tes plaies par balles et tes cicatrices douloureuses
Je baise Traugutt, Kościuszko³ et puis
Les deuils, les insurrections et les déportations... »

1. « Les enfants sont plus gentils que les adultes / les animaux sont plus gentils que les enfants / tu me dis qu'en raisonnant ainsi / je suis forcé d'arriver à la constatation / que ce qui m'est le plus agréable / c'est un protiste, un protozoaire / et alors / c'est le protozoaire qui m'est plus agréable / que toi, fils de pute » (Andrzej Bursa, 1932-1957).

2. Redoute d'Ordon, hôtel Michla, Żytunia, Wola, Monte Cassino, Citadelle : lieux emblématiques des combats ou du martyre des Polonais lors des différentes insurrections et de la Seconde Guerre mondiale.

3. Tadeusz Kościuszko et Romuald Traugutt : héros nationaux polonais, chefs des insurrections de 1794 et de 1861-1864 contre l'Empire russe.

Krystian ne se souvenait pas très bien de la suite, mais il n'était pas étonné que Jakub ait voulu effacer de sa mémoire cet épisode poétique. Le monde est plein d'anciens poètes, Krystian les rencontrait à tout bout de champ et avait même pour eux un certain mépris mêlé de compassion. Eux-mêmes avaient désormais honte de leurs penchants passés. Ils avaient un assez bon travail, une femme, certains des enfants, et ils ne voulaient pas que leurs enfants une fois devenus adultes sachent qu'étant jeunes leurs pères écrivaient des poèmes engagés. Il est plus facile de devenir poète qu'artiste plasticien, même si, bien sûr, le monde est plein d'anciens artistes plasticiens aussi, toutes les institutions qui donnaient du boulot à Krystian employaient des anciens poètes qui jadis, ayant profité du boom littéraire, avaient publié deux ou trois poèmes dans des revues littéraires, lesquelles publiaient à l'époque tout ce qu'on leur envoyait. Et si jamais une de ces revues ne voulait pas les publier, il leur suffisait d'envoyer leur œuvre ailleurs en précisant que là et là, ils avaient été refusés. En général, cela suffisait.

En plus du poème sur l'enfilage de la Pologne, toute sa vie durant, c'est-à-dire jusqu'à son vol fatal en Boeing 767, Krystian se souvint aussi de la description de la Gaule par César. Il l'avait apprise en cours de latin au lycée Saint-Augustin : « *Gallia est omnis divisa in partes tres, quarum unam incolunt Belgae, aliam Aquitani, tertiam qui ipsorum lingua Celtae, nostra Galli appellantur* », etc. Il aurait été capable de la réciter réveillé en pleine nuit, mais ça faisait désormais longtemps que personne ne le réveillait en pleine nuit et surtout pas pour entendre de sa bouche ces phrases immortelles de César, ces phrases qui lui revenaient souvent d'une façon obsessionnelle. Parfois en prenant le métro ou en faisant la queue à la caisse, il s'apercevait d'un seul coup qu'il était en train de marmonner dans sa barbe : « *Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana dividit.* » Et bien qu'il essayât de se défaire de sa manie, elle revenait sans cesse comme un mauvais rêve, « *Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt* », comme le comptage des lattes du parquet, des lampadaires dans la rue, comme sauter par-dessus les dalles de trottoir éclatées ou comme se souvenir des dates apprises en cours d'histoire. Les années passaient, Krystian avait oublié les gens avec qui il avait jadis été ami, les endroits où il avait passé ses vacances,

il avait oublié toutes ses anciennes trouvailles artistiques qui devaient lui permettre d'accéder à une célébrité immortelle, mais il se souvenait de mieux en mieux de la description de la Gaule par César.

Parfois, il y a des futilités qui nous collent et dont on n'arrive pas à se vider la tête. Le professeur de polonais au lycée de Jakub et Krystian connaissait par cœur tout *Messire Thadée* d'Adam Mickiewicz, chacun de ses douze chants, mot à mot, et il est tout à fait possible qu'il en connaissait aussi le treizième chant¹, même si, étrangement, il ne s'en était jamais vanté. Il pouvait réciter n'importe quel passage de ce long poème et quand il ne se plaignait pas d'être obligé d'enseigner la beauté de la poésie polonaise à un troupeau de moutons, il laissait les élèves choisir un extrait pour le déclamer ensuite les yeux mi-clos levés vers le plafond, tandis qu'ils regardaient avec une admiration rarement vue dans les yeux des moutons un coup leur professeur, un coup leur exemplaire du chef-d'œuvre de Mickiewicz, et il faut dire qu'il ne s'en écartait jamais d'un iota. Du reste, il récitait aussi Słowacki et Krasiński, mais avec une application moindre, il le faisait du reste rarement et un peu à reculons, pour revenir au plus vite à l'épopée nationale, les yeux brillant d'une frénésie étrange.

C'était la fin des années quatre-vingt, les professeurs de polonais n'avaient sans doute rien de mieux à faire que d'apprendre par cœur le canon de la littérature romantique nationale et, sans doute, en se rasant le matin dans la salle de bains de leurs appartements exigus dans le quartier d'Ursynów, ils déclamaient devant la glace : « Quel est ce jeune homme de belle mine / Quelle est la fille à son côté / Qui, près du Świtez aux flots bleus, cheminent dans une lunaire clarté² ? » Ils ne faisaient pas de petits boulots pour arrondir leurs fins de mois, parce qu'à l'époque il n'y avait nulle part où les faire, parfois ils donnaient des cours particuliers et n'avaient aucune chance de se produire dans l'émission *J'ai du talent*, qui n'existait pas encore, mais où ils auraient sans doute fait fureur avec leur

1. Ce XIII^e chant de *Messire Thadée* est un ajout parodique à l'œuvre de Mickiewicz, dont l'auteur n'est pas certain. Ce poème, riche en grossièretés, décrit la nuit de noces de Messire Thadée et de Zosia.

2. Vers extraits de « La Świtezianka » d'Adam Mickiewicz, 1820.

mémoire d'éléphant, passionnés qu'ils étaient, d'autant plus qu'ils étaient laids et ne prenaient pas soin d'eux, ce qui de nos jours, à notre époque glamour, est tenu en haute estime.

Aujourd'hui, personne ne se souvient plus du professeur de polonais. Comme d'ailleurs du professeur de latin qui, peut-être lui aussi pour impressionner ses élèves ou sinon pour leur montrer la supériorité sur la barbarie littéraire contemporaine de ces phrases qui avaient survécu à la culture antique, déclamaient, en fixant son regard sur leurs yeux étonnés, les *Satires* d'Horace et l'*Énéide* de Virgile. Le professeur de latin n'avait certainement lui non plus rien de mieux à faire que d'apprendre par cœur les classiques latins. De même que le professeur de polonais considérait que *La Poupée*¹ était la dernière œuvre majeure de la littérature polonaise, le professeur de latin avait décidé que l'histoire de la littérature avait pris fin au moment où les langues vernaculaires étaient entrées dans la poésie. Vu sous cet angle, pour lui, personne ne fut plus préjudiciable à la culture polonaise que Mikołaj Rej².

Voici à quoi passaient leurs années d'éducation polono-catholico-latine. C'est ce que nous verrons plus en détail au chapitre huit.

1. Roman de Bolesław Prus (1847-1912) publié en 1890.

2. Mikołaj Rej (1505-1569), écrivain polonais considéré comme le fondateur de la littérature et de la langue littéraire polonaises.

Ce mois de juin mémorable, ce dimanche si différent de tous les autres, si peu paresseux, si grouillant de monde et si fiévreux, Krystian et Jakub, jeunes hommes de vingt et un ans, marchant d'un pas déhanché, tels les cowboys du film *Le train sifflera trois fois*, étaient retournés à leur école numéro soixante-neuf, transformée pour cette seule journée en bureau de vote. Ils se sentaient comme des Gulliver dans le pays des Lilliputiens, comme des Blanche-Neige dans la maison des Nains, tandis que l'odeur de l'encaustique leur rappelait les années de l'innocence. Avant d'entrer dans le gymnase où, à côté d'une table recouverte de tissu vert, se trouvaient les isoairs, ils avaient fait le tour de l'école en humant l'odeur du plancher. Ils avaient regardé les dessins aux crayons de couleur accrochés au mur, ils avaient fait pipi dans les W.-C. puant le Lizol¹ en se marrant au-dessus des urinoirs fixés si près du sol, ils étaient entrés dans une salle de cours pour se glisser avec effort derrière les pupitres trop petits. L'esprit de Teodor Duracz s'était depuis longtemps enfui de la bâtisse, un vent nouveau y soufflait désormais. On barre les cocos, avait dit Fidelis, et ils les avaient barrés tous les deux. Ce fut peut-être la

1. Un désinfectant très répandu sous le régime communiste. À l'époque, odeur caractéristique des hôpitaux, des écoles et de l'administration.

dernière fois qu'ils avaient fait quelque chose ensemble et en bonne entente. Après le vote, satisfaits par la tâche accomplie, se délectant du premier moment dans leur vie où quelque chose dépendait vraiment d'eux, ils avaient contourné l'école, sauté par-dessus la clôture du côté de la rue Raclawicka et s'étaient enfoncés dans « la jungle ».

« La jungle » était un recoin humide, sombre, attendant à l'aile gauche de la bâtisse où ne pénétraient jamais les rayons du soleil et encore moins les maîtres d'école. Surtout pas maintenant. Ils auraient été obligés de sortir par la porte donnant sur la cour, et de là marcher encore un bon moment, à découvert, alors qu'ils ne savaient pas qui se cachait dans les arbustes touffus. Du reste, ils ne se souvenaient plus de leurs maîtres d'école. Ils avaient été refoulés de leur mémoire par les professeurs, les prêtres et les bibliothécaires du lycée. Il s'était avéré que « la jungle » avait elle aussi rétréci, tout y était trop petit, drôle et attendrissant. C'est probablement là qu'ils avaient perçu pour la première fois de quelle façon œuvrait le temps. Ils y avaient passé plus d'une récré du printemps et du début de l'automne. C'était un endroit calme et sûr qu'émaillaient, autrefois comme à présent, des mégots de cigarettes et des capsules de bière, « la jungle » offrant un asile tranquille non seulement aux élèves de l'école numéro soixante-neuf, mais aussi aux habitants du quartier qui souhaitaient vider une bouteille de piquette ou de vodka Żytnia dans le calme et la concentration.

Krystian et Jakub s'étaient posés sur le banc putréfié et regardaient la cour à travers les branchages. Devant leurs yeux, dans le soleil dominical de juin passaient sur la piste bétonnée les fantômes des filles de leur classe en train de jouer à chat, dans un combat inconscient pour gagner l'intérêt des garçons, ainsi que les fantômes des garçons qui se battaient pour s'attirer l'attention des filles jouant à l'élastique ou à la marelle.

C'était le printemps, le vrai de vrai, presque l'été, les examens à la fac battaient leur plein, les insectes bourdonnaient dans les arbustes, en Pologne, une époque allait bientôt prendre fin. Ils avaient vingt et un ans, ce qui n'était pas peu, comme il leur semblait à l'époque, ils avaient l'âge idéal pour devenir des insurgés, mais ils n'étaient pas obligés de mourir pour la Pologne, cette fois-ci un stylo pouvait remplacer

la carabine, et sans doute cela les mettait-il un peu mal à l'aise. Ils avaient eu le temps de terminer le lycée et avaient même fait un bout d'études à la fac, évitant ainsi l'armée, et de cette perspective, qui l'eût cru, la visite à « la jungle » prenait une dimension quelque peu sentimentale. Dans les jardins ouvriers des Défenseurs de la Paix qui fleurissaient en face, l'air était lourd et sirupeux, les sensuelles amatrices de jardinage musardaient dans les sentiers, aguicheuses et tentatrices, tandis que les retraités voûtés sous leurs petites casquettes aux couleurs passées ou leurs petits bobs en coton trituraient la terre ou étendaient leurs corps fatigués et desséchés dans des transats en tournant leurs visages ridés vers le soleil. Entre les plates-bandes, l'air était étouffant et saturé d'allergènes. Le printemps régnait sur les jardins ouvriers des Défenseurs de la Paix et la Pologne sur le gymnase de l'école numéro soixante-neuf, et chacun pouvait aller voir ce qui lui convenait le mieux.

Krystian avait pris une inspiration, il avait fait remonter les glaviots à sa bouche pour cracher à trois mètres devant lui une boule épaisse et lourde de flegme verdâtre. Il fut un temps où il était bon au crachat à distance et la visite à « la jungle » lui avait permis de retrouver instantanément son ancien savoir-faire. En tant que titulaire d'une bronchite chronique, il savait puiser en lui des quantités étonnantes de mucus. En réalité, cracher à distance fut la seule chose qu'il avait bien apprise à l'école primaire. Au lycée, il avait appris à faire des ronds de fumée, parfaitement circulaires, épais comme des bretzels de Cracovie, flottant majestueusement dans l'air, et à cette épreuve difficile, il n'avait pas d'égal.

Jakub avait sorti les Marlboro achetées au *Pewex*¹ et avait mis le paquet ouvert sous le nez d'Aposta. Ils fumaient sans rien dire et, tout en célébrant ce moment historique ainsi que le goût néfaste de l'Occident, ils regardaient devant eux, vers les arbustes touffus à travers lesquels filtraient tant bien que mal quelques rares rayons de soleil qui diffusaient une atmosphère de nostalgie et de mélancolie.

1. Un réseau de magasins où, sous le régime communiste, on pouvait acheter avec des devises de la marchandise étrangère ou de production polonaise introuvable dans le réseau des magasins accessibles à tous.

Tu sais, j'ai été amoureux d'Andzia Konopek, dit soudain Fidelis en soufflant de la fumée. Il n'avait pas fait de ronds, en cela, il n'avait jamais pu égaler Krystian, alors pourquoi se ridiculiser devant lui ? Était-ce le moment exceptionnel où l'époque de l'école s'était unie à l'âge adulte qui l'avait poussé à ce genre de confidences ou voulait-il peut-être tourmenter Krystian ? Difficile à savoir. Aposta avait lâché une série de ronds contrariés.

Qu'est-ce qui te prend, merde, c'est la journée nostalgie ou quoi ? J'ai pensé que ça pouvait t'intéresser, répondit Jakub avec un sourire de travers. Mauvais au crachat et en ronds de fumée, il excellait dans les grimaces désagréables quand il voulait être désagréable. Pour être juste, il faut dire qu'il savait aussi faire des grimaces très aimables lorsqu'il voulait être aimable. Bon, d'accord, moi aussi, j'ai été amoureux d'elle, tout le monde le savait, avait dit Aposta en haussant les épaules, mais ça n'intéresse plus personne maintenant, on est en 1989, on n'est plus des gosses, les gosses sont bêtes, et à treize ans, tout le monde est amoureux de quelqu'un. La seule différence c'est que moi, j'ai été amoureux bêtement et tout le monde le savait, et toi, tu as été amoureux intelligemment, de sorte que personne ne s'en est aperçu, alors on pensait que t'étais amoureux de personne, et c'est pour ça que toutes les filles étaient amoureuses de toi. À cet âge-là, il n'y a pas de réciprocité en amour, d'ailleurs, plus tard non plus, il faut croire.

Ça, ça reste à voir, avait dit Fidelis en donnant un coup de pied dans une bouteille de bière Warka vide qui roulait sous les arbustes. Je pense qu'on a devant nous des putains de possibilités, dit-il en envoyant son mégot d'une pichenette dans les arbustes.

Aposta avait lâché une dernière série de ronds. Mais on parle de quoi, là ? De conneries, avait-il dit, et il vit Andzia Konopek devant ses yeux, elle, ce rêve de tous les pédophiles, une merveille d'innocence perverse tout droit sortie de Nabokov, ce quelque chose qu'on n'a pas le droit de posséder, ces jambes fluettes dans leurs collants blancs qu'on n'a pas le droit de regarder, ces nattes, ce chemisier sous lequel bourgeonnent de petits seins, et, gêné, Krystian avait senti une tension de plus en plus affirmée à l'intérieur de son pantalon. C'était, jusque-là, l'érection la plus triste de sa vie. Fidelis le regardait

avec un sourire étrange, parce qu'il savait lire dans les pensées et parce que ça lui plaisait d'avoir réveillé d'anciennes ardeurs chez son ami.

Je suis sorti avec elle pendant presque toute la quatrième, avait dit Fidelis, et toi, tu ne t'en es même pas aperçu. Aposta avait de nouveau craché, mais cette fois-ci avec moins de conviction. Il se souvenait de mieux en mieux d'Andzia Konopek qui non seulement était très jolie mais en plus avait le plus beau rire, les meilleures notes, même en EPS. Elle savait chanter et broder, réciter des poèmes pendant les fêtes du 1^{er} Mai, sauter gracieusement par-dessus l'élastique, elle était tout simplement effroyablement parfaite, et Aposta réalisa que, des années durant, il avait rêvé que la vie de cette fille devienne une succession de malheurs et d'échecs. Or, on ne savait guère ce qu'elle était devenue car en 1983, à la fin du collège, Andzia était partie avec ses parents en Australie pour ne plus jamais remettre le pied à Mokotów. Elle était donc désormais comme le salut ou la vie éternelle, inaccessible.

Fin des souvenirs, dit Jakub Fidelis en se levant du banc. On y va, une nouvelle vie nous attend, il faut la prendre par les couilles.

Tu crois que la vie a des couilles ? C'est du genre féminin la vie, avait dit Krystian sans savoir encore que sa vie à lui serait plutôt du genre foireux. Il n'avait pas envie de se lever, ni d'aller où que ce soit, il était bien dans « la jungle », il aurait pu y rester des heures durant à faire des ronds, à cracher et à se remémorer Andzia Konopek, des choses bien futiles. Alors on va la baiser, dit Fidelis, et il prit la direction de la clôture, manifestement excité par son sens de la repartie. Krystian se leva, traversa la broussaille et s'approcha lui aussi de la clôture en fer. Ils s'y arrêtrèrent un instant et, les mains accrochées au grillage, ils regardèrent les jardins ouvriers. Aposta dit soudain : c'est là que j'ai appris à faire du vélo. Le jour où ils n'existeront plus, je perdrai une partie de mon enfance. J'avais un vélo avec des roulettes à l'arrière pour ne pas me casser la figure. Un jour, Mieczysław, le voisin de notre cage d'escalier, me les avait enlevées en disant que j'étais trop grand pour rouler avec. Ce fut mon rite d'initiation. Je ne me souviens pas de mes premières pollutions nocturnes, ni de ma première cigarette, ni de mon premier verre de vodka, mais je me souviens toujours

de cette journée où le voisin m'avait enlevé les roulettes, il faisait chaud comme aujourd'hui, on était certainement aussi au printemps, j'étais en short et tout ça...

Tu vas pas te mettre à chialer, avait grimacé Jakub, tu te branles trop, ça rend sentimental, avait-il dit, moi, je les déteste, ces jardins, c'est un furoncle sur le cul du quartier. J'espère qu'ils vont foutre tout ça en l'air bientôt, cette utopie communiste du bonheur généralisé où, en échange d'une vie pourrie, on te donne quelques mètres carrés avec une cahute en bois pour que tu puisses tuer ton désespoir en cultivant des radis et des gerberas. Ils devraient les raser et construire une tour de bureaux à la place. Maintenant, tout va changer, tu verras.

Moi, je les aime bien, dit doucement Aposta, surtout maintenant quand ils dégagent cette odeur de fleurs bon marché et qu'on entend le bourdonnement des insectes, un petit bout de campagne tranquille dans un grand village surexcité.

On aime tous quelque chose, mais il vaut mieux aimer ce qui est vraiment bien, avait décrété Fidelis. Tu t'es déjà demandé pourquoi il y a du fil de fer barbelé sur le grillage ? Pour que les voleurs n'escaladent pas les clôtures et pour qu'ils ne volent pas les fruits, avait répondu Krystian sans réfléchir. Quel idiot utile, avait ricané Jakub, tu vois pas que c'est des jardins concentrationnaires ? Il faudra tout changer, tout reconstruire à zéro. Pour commencer, il faut raser les plates-bandes ouvrières, déboulonner les statues de tous ces Lénine, de ces Dzerjinski, de tous ces bourreaux, mettre de l'ordre dans les cimetières, exhumer Bierut¹, lui faire un procès public et après l'enterrer de nouveau, mais dans une fosse commune. Il faut rétablir les vraies proportions. C'est notre unique occasion de contribuer à ça. Les générations qui viendront vont nous envier, nos petits-enfants seront fiers de nous. Je ne m'attends pas à avoir de petits-enfants, lui avait dit Krystian. Moi, si, avait dit Jakub avec conviction, je veux mourir dans mon propre lit entouré d'une kyrielle d'enfants qui me regarderont avec admiration et respect. Dans cette partie de

1. Boleslaw Bierut (1892-1956), homme d'État polonais, fondateur en 1947 et dirigeant suprême, jusqu'à sa mort, de la République populaire de Pologne.

l'Europe, on ne peut pas planifier ce genre de choses, avait dit Krystian.

Ils s'étaient hissés sur la clôture et l'avaient enjambée pour se retrouver de l'autre côté. Ils s'étaient serré la main, chacun était parti de son côté, c'est-à-dire déjeuner en famille, comme on était dimanche, puis prendre la vie par les couilles et la baiser, ou peut-être plutôt se faire baiser par elle, chacun à sa façon. Pour le moment, il leur fallait venir à bout de leur session d'examens à l'université, Krystian en histoire, Jakub en droit, même si aucun n'aurait su dire pourquoi il avait choisi cette filière plutôt qu'une autre, ce qui comptait c'est qu'ils avaient été admis sans problème et qu'ils étudiaient sans grande conviction, mais avec une obstination certaine. Des mois, puis des années s'étaient écoulés depuis ce dimanche de juin. Dans les entretiens qu'il donnait, Jakub exposait invariablement la même position que celle qu'il avait présentée à Krystian dans « la jungle », même s'il n'avait jamais personnellement déboulonné aucune statue, ni remis de l'ordre dans les cimetières. Leurs connaissances étaient occupées à attraper la vie si ce n'est par les couilles, certainement par le cul. Oui, le cul de la vie allait bientôt devenir un refuge attrayant et douillet. Toujours est-il que ni Krystian ni Jakub n'avaient disparu dans le flot des entreprises qui emportaient tout jeune Varsovien capable de baragouiner ne serait-ce que deux phrases en anglais et suffisamment déterminé pour ne pas devenir prof. En gros, ils s'étaient mis à l'art. De plus en plus souvent, on pouvait voir Jakub dans les endroits qu'affectionnaient les étudiants du PWST¹, en ce qui concerne Krystian, il traînait aux alentours des Beaux-Arts. En tout cas, là comme ici, il y avait des jeunes filles beaucoup plus ouvertes et curieuses de la vie qu'à la fac de droit ou d'histoire. Jakub en avait jusque-là des codes, il n'avait pas la tête à ça, potasser les articles le fatiguait, il préférait la danse et le théâtre, pareil pour Krystian, les étudiants de sa promo, qui étaient divisés entre ceux qui se reconnaissaient dans l'héritage de Piłsudski et ceux qui se reconnaissaient dans celui de la National-Démocratie², qui

1. Le Conservatoire national supérieur d'art dramatique.

2. Mouvement nationaliste polonais fondé à la fin du XIX^e siècle par Roman Dmowski (1864-1939).

portaient tous des blousons de l'armée et même parfois des casquettes des fraternités étudiantes ou des brodequins militaires, l'agaçaient. Il ne prenait jamais part à leurs discussions incessantes sur la supériorité du maréchal Piłsudski sur Dmowski ou inversement, il avait déjà donné au lycée, alors qu'eux, cigarette Wiarus au bec et bière Królewskie à la main, tordaient toujours leurs visages en des grimaces enfantines de rage et d'entêtement : Piłsudski avait été obligé de faire le coup d'État de mai pour sauver la Pologne ; tuer Narutowicz était une nécessité patriotique ; Piłsudski avait fui pendant la bataille de Varsovie et c'était le maréchal Foch qui en avait pris le commandement ; Dmowski était le plus grand et le plus moderne des Polonais ; si la France avait écouté Piłsudski et avait attaqué l'Allemagne en 1935 à titre préventif, la Seconde Guerre mondiale n'aurait jamais eu lieu ; même les Allemands respectaient Piłsudski ; Piłsudski sous-estimait la puissance des blindés, il croyait toujours en la cavalerie ; la bêtise des national-démocrates consistait en leur russophilie.

De tout ça, c'était à la bière Królewskie que Krystian attachait le plus de prix, même si elle non plus n'était pas fameuse.

Pendant ce temps, Jakub s'exerçait à la danse et comme son corps était souple et endurant, il a d'abord fait une immense carrière dans la danse et, comme ça va avec, une aussi grande carrière érotique parmi les étudiantes des Beaux-Arts et du PWST, pour devenir ensuite danseur professionnel et faire ses débuts à la télé dans le premier épisode de l'émission *Danse avec moi jusqu'au bout de l'amour* qui s'était avérée plus tard pionnière et décisive : c'est grâce à elle que les Polonais s'étaient progressivement découvert un patrimoine génétique de danseurs et avaient échangé la danse du Bonhomme de Paille¹ contre la rumba, la samba et le paso doble.

Les années suivantes, Jakub s'était vu proposer des tournées promotionnelles à travers tout le pays pour la presse gastronomique et les suppléments télé, de nouveaux contrats et ce qui s'ensuit, la richesse et la gloire. À tel point qu'on avait

1. La danse du Bonhomme de Paille (*chocholi taniec*), référence aux *Noces* de Stanisław Wyspiański, interprétée comme symbole de l'impuissance, de la léthargie, de l'impossibilité de mettre en place une action commune pour délivrer la Pologne de l'occupation étrangère.